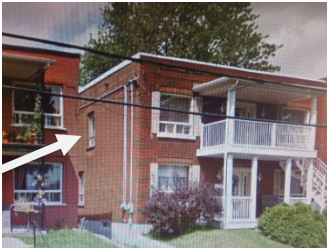


C'était mon quartier

Il était une fois, un premier juillet en l'an de grâce 1945, date qui m'a permis de connaître le plus beau jour de ma jeune vie en permettant à ma mère de me mettre au monde. Treize mois plus tard, je faisais un vol plané de ma fenêtre du deuxième étage et ma tête a rencontré le sol. Le médecin a suggéré à mes parents que le grand air me ferait du bien. Autant que possible dans un logement près du sol. En réalité le conseil valait pour mon père tuberculeux.



C'est ainsi que ma famille a quitté la rue Whitehead en direction de la campagne au nord du Cap-de-la-Madeleine. On m'a raconté, plus tard, que le choix de cet endroit ne s'est pas fait au hasard. Mon père et ses trois frères possédaient de mini chalets (certains parleraient de shacks) sur un petit chemin de terre qui conduisait à un aéroport ayant servi à l'entraînement d'aviateurs avant leur départ pour le front pendant la Deuxième Grande Guerre. Ce chemin, nommé la 7^e avenue, prit le nom de Dessureault en 1950 en l'honneur du curé de la paroisse St-Odilon qui venait d'être créée en 1948. Mes oncles étaient relativement aisés. L'un demeurant à Montréal, un autre à Shawinigan et un autre à Grand'Mère, les chalets étaient l'occasion de réunions familiales pendant l'été. Suite à mon accident, les trois frères lui ont vendu leur chalet et mon oncle curé, qui possédait une dizaine de terrains les a offerts à mon père. Mais, papa n'avait pas d'argent. Alors, pour rembourser ses frères, il s'est engagé à construire des maisons sur les terrains et, avec les profits, à rembourser la fratrie. Ce fut mon premier contact avec la solidarité des Morin.

La famille s'est donc installée en 1947 au coin de la Première rue et de la Septième avenue dans un chalet qu'on appelait la petite maison. Au même moment, papa vendait un terrain à monsieur Rousseau. (**voir la carte**). Ce dernier était un ami de papa puisqu'il demeurait dans le même bloc sur la rue Whitehead. J'avais donc, dès le départ, un ami à connaître, Jacques Rousseau. Dès notre arrivée, papa a transformé le chalet voisin en une autre petite maison qu'il a vendue à un monsieur Tousignant. Puis, en 1949, un autre chalet trouve preneur. Monsieur Mongrain le transformera en une coquette maison. Les profits ont amené mon père à construire un duplex sur l'autre coin de rue. La construction a pris plusieurs mois. Nous allons y aménager en 1950. Mon père a loué le premier étage à la

famille Godin et nous avons aménagé au deuxième étage. Une raison primait pour cet état de fait, il pouvait louer le logement du bas plus cher. Cette année a aussi marqué l'arrivée de mon frère. Cela a sûrement aidé à vouloir une maison plus grande. Un autre terrain a trouvé preneur et Monsieur Proulx y érigea un duplex. Il sera notre voisin. La petite maison devient libre et elle est vendue à Monsieur Larivée. Au même moment, les Tousignant émigrent vers Sorel laissant la place aux Tessiers et les Mongrain déménagent, laissant place aux Champagne. Deux ans plus tard, le dernier chalet est transformé en maison et vendu à la famille Trahan. La vente d'un autre terrain permet à la famille Poirier d'y construire une maison et à mon père d'en faire autant. La famille Powers voisinera les Rousseau. Trois autres familles habitaient déjà la rue. Les Massicotte possédait un duplex, les Leblanc un shack minable et en face, vivaient deux personnes dans une sorte de cabanon. Je ne me souviens pas de leur nom, mais on les surnommait les guenilloux. Finalement. En 1953, papa vendra son dernier terrain à monsieur Sinotte qui y construira sa résidence. Voilà comment mon père a pu rembourser ses frères et me donner un toit. Je souhaite ardemment que mes lectrices ont pris la peine de suivre cette description en ayant la carte en mains.

La paroisse prend de l'expansion et la Première Rue voit pousser quelques familles: Les Béchard, Bertrand, Boisvert, Gagné, Champoux et Deschamps deviendront nos voisins. Voilà l'environnement dans lequel s'est déroulée mon enfance et grâce à qui j'ai connu une foule de découvertes. Ces familles m'ont toutes influencé et les quelques lignes qui suivent vous feront découvrir de quelle façon. Quand on dit que cela prend un village pour élever un enfant, j'en ferai la preuve.

Un environnement marquant

Les rues de mon quartier ne connaissaient pas l'asphalte. L'été, la poussière pénétrait dans la maison sauf quand la ville les aspergeait d'huile. C'était alors l'odeur qui nous empestait. Toute l'activité était orientée vers le nord, en direction de l'église et de l'école. En partant de chez moi, je ramassais mes copains tout au long de la Première rue, tout en faisant la connaissance de leurs parents. Mes voisins, sans enfants, vont donc demeurer des inconnus. On remarquera également que nous étions entourés de boisés. Un environnement parfait pour que les cowboys puissent poursuivre les indiens. Avoir un

cimetière devant sa porte était aussi un signe que la mort pouvait rôder dans le quartier. Mais quand on y joue, elle nous fait moins peur. Et un aéroport ex-militaire à portée de main nous a aussi servi de terrain de jeu. On nous permettait de jaser avec des pilotes, parfois nous avions la chance de faire un tour de Cessna et surtout de pénétrer à l'intérieur de chars d'assaut. On pouvait jouer à la guerre. Encore mieux, on nous permettait d'escalader un grand mur de ciment qui avait servi aux militaires pour pratiquer leurs tirs à la carabine. Aujourd'hui, c'est la polyvalente des Estacades qui y loge ainsi que le garage municipal.



Ma première blonde

Les Tousignant nous ont servi de voisins que quelques années pendant lesquelles je me suis fait ma première blonde. Elle se prénomme Renée (prénom qu'elle porte toujours, si



elle est encore vivante) et nous avons joué ensemble quotidiennement avant que l'école nous sépare. Comme la sienne était dans une autre ville, ses parents ont dû déménager. Si je m'en souvenais, ce seraient sûrement parmi mes plus beaux souvenirs de petite enfance. Il faut dire que peu d'amis habitaient ma rue à cette époque. Le départ de Renée va coïncider avec l'arrivée de plusieurs nouvelles

familles comportant plusieurs enfants. Le quartier se peuplait.

Jean Mongrain

Peu de temps avant le départ de Renée, la famille Mongrain s'installe de l'autre côté de la rue. Un nouvel ami s'ajoute à ma collection. Jean (quel beau prénom) et moi décidons de partager nos jeux et nos loisirs. Il me fera oublier Renée. Dès ce moment j'ai appris que je pouvais oublier rapidement le départ de mes blondes. Un vrai ami puisqu'il a accepté de poser à mes côtés alors que la neige nous servait d'environnement. Cette amitié a duré deux hivers. Ses parents ne devaient pas aimer la campagne puisqu'ils sont retournés en ville. Je me souviens de mon ami pour deux raisons.



Premièrement, j'ai encore sa photo et son nom est inscrit à l'endos. Et aussi parce que c'est lui qui a noyé mon petit chien alors qu'on était en train de peindre une porte avec de l'eau. Il a voulu laver le chien mais ce dernier n'a pas survécu à la noyade. Jean lui avait mis la tête dans le pot de peinture. J'ai alors appris à me méfier de mes amis.

Mon meilleur ami

Notre arrivée dans ce bled perdu ne me voyait pas tout à fait perdu. Notre ancien voisin de la rue Whitehead était devenu notre nouveau voisin sur la 7^e Avenue. Monsieur Rousseau avait trois garçons, dont Jacques, qui, par la force de la naissance avait mon âge. Il est évident que nous ne fûmes pas des compagnons de jeu dès le début. À l'âge de trois ans, nos parents ne nous laissaient pas sortir seuls pour aller jouer dans les champs. Mais plus on vieillissait, plus nos rencontres furent fréquentes et nos fréquentations quotidiennes. Ce

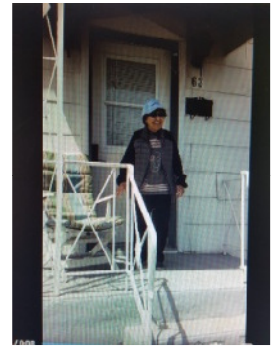


fut mon plus grand ami jusqu'à l'âge de seize ans, au moment où je me suis exilé à Ottawa pour parfaire mes études. Je ne l'ai jamais revu depuis. Par contre, un événement majeur m'a marqué. Jacques avait un grand frère qui a voulu étudier chez les Frères St-Gabriel. Pensionnaire au Juvenat de Champlain, il a cru bon déguster ce qu'il croyait être un bon alcool, avant de se rendre compte que c'était de l'acide. Cela lui a empoisonné la vie et il en est décédé. Pour la première fois, je faisais face à la mort et à un mort. Il fut exposé dans le salon de la maison paternelle et je me souviens que sa mère a porté le deuil pendant plusieurs années. Toute de noire vêtue, en plus d'une mantille devant le visage. Elle était triste à voir.

Jean ti-prout Tessier

Le départ de ma première blonde m'a permis de jouer avec le nouvel occupant de la maison voisine. Les Tessier. J'étais content parce qu'il y avait deux enfants. Une fille qui ne m'intéressait pas. Elle était trop vieille. Sûrement huit ans. Mais son petit frère avait cinq ans, comme moi. Et surtout qu'il était plus petit que moi. Il le demeurera et il sera surnommé Ti-Prout. Il fut le premier de mes amis à décéder d'une maladie rare à l'âge de 44 ans. Mme Tessier étant la plus grande amie et confidente de ma mère, elles ont pu se consoler de leurs maris respectifs qui buvaient et les battaient. Adolescent, j'ai pu apprécier la beauté de sa fille Claire. C'est elle qui m'a montré à danser. Née d'une famille pauvre, elle a épousé un monsieur Croteau, propriétaire de la chaîne de magasin du même

nom. (elle deviendra l'Aubainerie). Mme Tessier vit toujours à la même adresse et s'occupe seule de sa maison. Elle vient de célébrer ses 102 ans. Photo à l'appui.



Les Guenillou et les Leblanc

Je me dois de vous parler de deux familles hors de l'ordinaire. En réalité, pas de vraies familles puisqu'il n'y a aucun enfant issu de leur union. Ils vivaient l'un en face de l'autre dans des maisonnettes aussi grandes que le cabanon de Nathalie. Ils sont vieux et très pauvres. Les Guenillou (on n'a jamais su leur nom) partaient, tous les deux, assis sur une vieille charrette vide, tirée par un cheval de leur âge. Ils revenaient le soir avec une charrette pleine de richesses ramassées sur le bord des routes. Aucune idée de ce qu'ils en faisaient, mais, semble-t-il c'était leur gagne-pain. Ce fut ma première rencontre avec la misère. Les Leblanc, quant à eux, semblaient vivre grâce à l'immense jardin qui emplissait tout leur terrain. Le mari ne travaillait pas et sa femme le secondait. Je n'ai jamais osé leur parler. On disait d'elle que c'était une sorcière, du moins elle en avait l'air et lui un alcoolique, de cela on en était sûr. Première rencontre avec la peur.

Les Godin

En 1950, on quitte la petite maison et on va marcher sur la tête de la famille Godin. De mémoire, six enfants tous plus vieux que moi. Assez vieux pour ne plus devoir aller faire des devoirs à l'école. Une exception, Lise, qui a mon âge, ou presque. Elle ne viendra pas dans ma classe parce que c'est une fille et surtout parce qu'elle a un léger handicap: la trisomie. Dans mon temps on l'appelait la mongole. Alors on ne jouait pas ensemble. Sauf une fois où, profitant de l'abri de quelques arbustes dans le cimetière, elle m'a vu pisser puisqu'on ne pouvait entrer dans la maison. Elle s'est rendu compte qu'il lui manquait un outil pour pisser aussi loin que moi. Curieux, j'ai vérifié. Effectivement, en plus d'être mongole, elle n'avait pas de pénis. Ce fut ma première découverte anatomique concernant le sexe adverse. Les Godin ont dû quitter leur logement vers 1954, suite à des remarques déplacées qu'elles avaient faites suite à ma chute du deuxième étage sur leur corde à linge. Mais je pense surtout que ce fut l'occasion pour mon père de récupérer le premier étage pour y loger sa famille dont les enfants ont la fâcheuse tendance à vouloir imiter les oiseaux. Je venais de vivre ma première éviction de logement et un troisième

déménagement. Je me souviens que les Godin ne sont pas partis en bon terme avec mon père qui avait mis un terme à leur séjour chez nous.

La petite école du Côteau

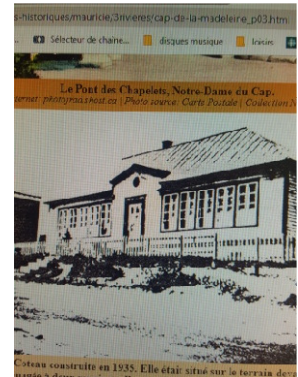
L'année 1951 sera faste. Je commence l'école et plusieurs de mes amis le font en même temps que moi. Jean Tessier et Jacques Rousseau viennent me chercher et on ramasse la gang de la Première rue en route vers notre petite école de rang. Il n'y a que deux classes: la 1^e année A et la 1^e année B. Le premier qu'on sort de son déjeuner est Jacques Béchard. Puis on ramasse Denis



neuve pour les grands: l'école Chapais. Ma première rencontre avec les Frères et des hommes en robe. La seule photo qui regroupe tous mes amis.

Les Béchard

Cette famille réside en arrière de ma cour. Seule maison entourée de forêt, elle permettra à la maman de surveiller tous les mauvais coups qu'on pouvait y faire. Le décompte a dû être élevé même si elle n'a eu connaissance que d'une infime partie de nos bons mauvais coups. Deux garçons meublent la maison où j'ai eu plusieurs premières dont une qui m'a marqué à vie. Un jour, on se balançait et au lieu de m'asseoir sur le banc, je me tenais debout en arrière du siège. Évidemment, je suis tombé et la plancher de la balançoire est venu à la rencontre de ma cheville droite y creusant une cavité qui est encore visible. Les Thomas de ce monde pourront y mettre leur doigt (après le confinement bien sûr). Puis



Champoux. Il est bon de se sentir en sécurité grâce à la gang pour aller affronter la maîtresse. Évidemment on marche notre kilomètre ce qui nous empêche de prendre du poids et nous permet de jouer tout au long du parcours. Notre petite école se trouvait face à l'église. Mais dès ma promotion en deuxième année, je me suis retrouvé, avec mes amis, dans une école

j'ai rencontré mon premier nain. Leur oncle. J'ai aussi appris ce qu'était l'hypocrisie. Le papa, membre actif du mouvement des Lacordaires (des gens qui ne boivent pas d'alcool) faisait sa propre bière dans son sous-sol ce qui lui permettait d'être saoul à l'abri des regards des autres. Cela ne l'empêchait pas de faire la leçon à mon père quand ce dernier, occasionnellement, prenait sa bière dans la cour. À peine une bière à l'heure. Finalement, le petit frère de Jacques deviendra mon premier cas d'homosexualité avoué. Pourtant, en le regardant, je ne voyais pas un gars efféminé.

Les Champoux

Autre famille illustre avec deux grandes filles prêtes à marier et trois garçons. Je fréquentais Denis qui devait avoir mon âge puisqu'on était dans la même classe. Une famille généreuse qui m'accueillait souvent à sa table et où (Denis et moi) on se servait généreusement dans les gallons d'alcool de son père, directeur d'une succursale de la Commission des Liqueurs. À l'adolescence, Denis me servira de main droite dans mes apprentissages à la sexualité. Je lui rendrai le même service. Pour nous, ce fut un jeu mais on a dû influencer son jeune frère qui devint un autre adepte de l'homosexualité. Un quartier ouvert sur la différence.

Les Trahan

Ne reculant devant rien, surtout qu'il devait encore de l'argent à ses frères, mon père



entreprenait la rénovation d'un autre chalet pour en faire une maison toute en madriers. Je vais l'aider à mettre de l'étaupe entre les 2X8 pour en assurer l'isolation. Les Trahan en prendront possession. Famille nombreuse qui m'a ouvert les yeux sur plusieurs réalités reliées à la pauvreté. C'est ainsi que l'alcoolisme aime les pauvres. Je me souviens de Michel, le plus jeune, qui buvait ses bouteilles de bière à tous les jours avant même d'avoir l'âge d'aller à l'école. De Roger qui, sans voyager avec nous, empestait toute la classe parce que ce n'était pas son mois pour se laver. Sa mère, qui avait des seins jusqu'au nombril et qui n'hésitait pas à les montrer n'ayant pu recoudre les boutons de sa blouse. Papa, vers la fin de son séjour terrestre a été mon premier cas de laryngectomie. Roger s'habillait en femme, mais on ne sait pas s'il a eu des relations homosexuelles avant son décès. Là aussi ce fut une nouveauté pour moi. Et puis il y avait sa grande sœur qui

venait se réfugier chez ma mère quand elle refusait à son père de la rendre mère. Première rencontre avec l'inceste.

Les Champagne

En 1952, je gradue en deuxième année et perd une autre famille. Les Champagne, qui avaient remplacé les Mongrain en face de chez nous, déménagent dans la région d'Hérouxville. Pas une grosse perte affective car ils n'avaient qu'un bébé fille qui ne pouvait jouer avec nous. Par contre, ils ont acheté ma petite école et l'ont amenée avec eux. Alors quand je vais au camp Tavibois, je revois mon ancienne école à l'entrée du chemin. Elle ne me manque pas. Rien pour sabrer le champagne.

Les Powers

Papa va construire sa dernière maison en 1955, juste à côté des Rousseau. Je me souviens d'avoir essayé d'aider mon père qui, après avoir vu mes talents manuels m'a retourné auprès de ma mère qui m'a conseillé de lire d'autres manuels. J'étais inapte à couper des planches à angle droit et en plus, en allant sur grenier, une petite tendance à tomber du plafond inexistant. Mon père devait avoir besoin d'argent parce qu'il s'est dépêché de vendre la maison à un couple de vieux sans enfants, donc sans intérêt pour moi. Par contre j'ai appris qu'il y avait des gens qui parlaient anglais et ne comprenaient pas le français. Je ne les ai pas fréquentés. Je vous le disais que notre quartier avait l'esprit ouvert. Un peu plus et on aurait accepté des gens de couleurs. Mais à cette époque, je ne savais pas que cela existait.

Les Massicotte

Tu as sûrement remarqué que je n'ai pas encore parlé des Massicotte. Normal, ils n'ont pas d'enfant. Mais j'allais régulièrement les voir pour acheter des cigarettes Players à mon père. Tu comprendras qu'ils possédaient un dépanneur. J'aimais cela parce que mon père me donnait parfois de l'argent pour faire ses commissions. Il me faisait choisir entre un dix cents et un cinq cents. Je prenais toujours ce dernier vu qu'il était plus gros que l'autre. C'est avec eux, aussi, que j'ai appris, pour la première fois, que de la bière, le dimanche, ça pouvait se vendre en passant par le sous-sol. Je présume que c'est à cause de ses

bonbons que Mme Massicotte m'attirait. De nos jours, les bonbons m'attirent toujours. Je me souviens que les mercredis et samedi soir, mon père faisait ses commissions lui-même. En réalité il allait au dépanneur pour y voir la télévision. La lutte le mercredi et le hockey le samedi. Cela lui a donné le goût de s'acheter un téléviseur. Ayant réussi à se faire financer (le comment pourrait faire partie d'une autre nouvelle), le petit écran entrera dans le salon en 1955. Cela modifiera nos jeux extérieurs. On pourra voir de vrais cowboys (Gene Autry, Zorro, Roy Rogers et The Lone Ranger) ce qui va améliorer nos propres performances guerrières. Je ne souviens aussi d'un certain jour où je me suis coupé moi-même les cheveux pour conserver le 25¢ que ma mère m'avait donné pour une coupe de cheveux. J'en ai mangé des bonbons et une punition d'un mois sans jouer au cowboy.

Un mauvais propriétaire

Dès le moment où nous avons pris possession du rez-de-chaussée, on a appris à suivre les mouvements des locataires qui nous marchaient sur la tête. On a aussi compris que les planchers laissaient passer les conversations, ce qui fait que mes parents ont entrepris une compétition de chicanes familiales avec nos locataires, les deux femmes perdant toujours. On se demandait toujours laquelle des deux avaient appelé la police pour assagir leur mari. On a connu plusieurs loques à terre. Ils ne payaient pas toujours leur loyer. Certains quittaient même comme des voleurs, apportant avec eux des mois de loyers impayés. J'en ai aussi connus dont les deux jeunes enfants venaient dîner chez nous. vu que leur maman ne pouvait les nourrir. Je me doute aussi que lorsque je partais pour l'école, les deux femmes se retrouvaient à finir la bouffe que ma mère faisait toujours en trop grande quantité. Il y en a même un (Bordeleau pour ne pas le nommer) qui disait à tout le monde que c'était lui le propriétaire du bloc. Mon père ne se domptait jamais. Il louait toujours à des gens insolubles. Il disait que c'était sa façon de faire la charité. Il est mort pauvre. Mais j'ai appris à être charitable.

Les Poiriers

Papa avait vendu le terrain au coin de notre rue et de la Troisième rue. La famille Poirier y a construit sa demeure. Pas d'enfants de mon âge mais cette maison est devenue mon refuge pendant de nombreuses années. Mme Poirier faisait des tartes au sucre

extraordinaires et sa fille Pierrette, dans la trentaine, est devenue une très grande amie de ma mère. C'est la première femme divorcée que je rencontrais. Je profitais également de sa sœur Manon qui me consolait quand j'avais de la peine en me berçant, la tête entre ses seins. J'ai eu un grand talent d'acteurs concernant les peines fictives. Puis il y avait Augustin, le premier aviateur militaire qui me faisait faire des tours d'avion et de chars d'assaut. Quand je devais me faire garder, je prenais le chemin des Poirier.

L'arrivée des Larivée

Je n'ai pas oublié qu'en quittant la petite maison, je vis celle-ci subir de grandes transformations. Ce fut l'arrivée des Larivée. Une famille nombreuse avec des enfants des deux sexes et de tous âges, sauf le mien. Alors, avant d'emménager, ils transformèrent la petite maison en un grand duplex. Et cela a pris quelques années. Ils ont procédé à temps perdu et au fur et à mesure de l'argent gagné. Cela a permis à un couple seul de venir s'installer au second étage, les Binette. Je n'ai aucune photo pour vous montrer leur binette. Mais je les voyais se promener dans le quartier, main dans la main. Première prise de contact avec un couple amoureux. Je devais commencer à me faire vieux, je n'ai jamais eu le goût d'entrer dans cette nouvelle mouture de ma première demeure.

Les Proulx et compagnie

Notre voisin immédiat a construit son duplex en même temps que mon père érigait le sien. M. Proulx est le seul résident à avoir clôturé son terrain. Un peu sauvage, il n'appréciait pas qu'on joue aux indiens près de chez lui, croyant que ces derniers volaient des carottes dans son jardin. Que de préjugés. Ce sont les cowboys qui lui piquaient carottes et concombres ainsi que les pommes qui se balançaient dans les branches qui s'aventuraient à l'extérieur de sa clôture. Comme ils n'avaient pas d'enfant mâles, ils ne représentaient aucun intérêt, sauf alimentaire. Rien à faire avec trois filles, toutes plus vieilles que moi et qui demeuraient à l'intérieur de la cour clôturée. Je me souviens, par contre, d'un de ses locataires qui avait perdu son travail et qui en avait honte. Pour éviter d'être jugé, pendant plusieurs semaines, il partait le matin avec sa boîte à lunch pour aller marcher toute la journée en ville et revenir le soir, comme s'il avait encore son emploi. Premier contact avec un anti BS.

Les Sinotte

Un dernier terrain vacant vendu par papa voit l'implantation de la famille Sinotte, voisinant les Poirier. Un nouvel ami, Jean (prénom populaire dans le quartier) aime à nous démontrer que ses parents sont plus riches que les nôtres. Ce sera mon premier contact avec des jouets qui se vendaient dans des magasins. Par contre, il nous était défendu d'aller jouer chez lui. Je me suis laissé conter qu'une de ses tantes a connu une grave dépression et qu'elle voulait venir vivre près de sa sœur. Mon père, n'a pas voulu la laisser dans la rue et comme son dernier locataire s'était fait la malle, il n'a pas vu de mal à offrir le logement à ce couple. Un après-midi, ma mère lui a rendu visite pour lui remonter le moral (aucune idée comment ma mère pouvait faire cela). Mais, malgré qu'elle adorait son nouveau logement, elle a réservé toute une surprise à son mari. Quand il est arrivé vers 18h00 d son travail, en voulant accrocher son linge dans le garde-robe, il a dû décrocher sa femme. Cela m'influencera. Mais je me refuserai à la pendaison. Mon père a eu beaucoup de difficultés à relouer le logement malgré les très nombreux visiteurs qui voulaient voir la garde-robe.

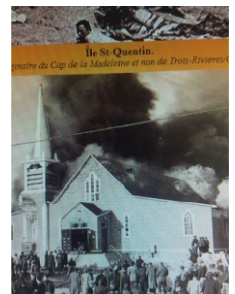
Boom de la construction

Un petit boom de la construction va avoir lieu sur la Première rue. Un premier duplex voit les Léonard s'installer. Jacques est venu à l'école avec nous pendant deux ans. Mais sa

présence n'a pas été marquante. Je l'aimais bien parce qu'il n'était pas une menace pour me voler ma place de premier de classe. Il faisait davantage la lutte pour le dernier rang, souvent avec succès. On était plus préoccupé par les locataires du second étage: les Bertrand. Trois filles, à peu près de mon âge. Particularité importante, leurs parents les laissaient jouer avec les gars.

On en a profité pour gagner au ballon-chasseur et au drapeau. Je me

souviens en particulier de Lucie avec qui on a partagé, un certain hiver, des descentes en tape-cul. On a tellement rit quand elle a frappé un pylône d'Hydro-Québec. Première rencontre avec une jambe cassée et plus tard, dans le plâtre. En 1956, on devra aussi construire une nouvelle église. J'ai, personnellement, assisté à la destruction par le feu de la première église de la paroisse.



Les Boisvert

Quand les Léonard ont quitté, une autre famille nombreuse est apparue dans le portrait. Une arrivée remarquée parce qu'on avait vu dans le journal qu'elle venait de gagner une automobile lors du grand tirage de l'Exposition de Trois-Rivières. Trois filles et deux gars. Je me suis rapidement pris d'amitié pour Jacques dans l'espoir que sa sœur Denise me remarque. Mon premier coup de cœur. Ma première déception. Je n'étais pas le seul gars qui avait les yeux sur elle, mais ses yeux à elle n'étaient pas sur moi. Par contre, j'ai passé de nombreux étés sur leur galerie. L'adolescence pointait à nos portes et par un pur hasard, les filles commençaient à devenir un centre d'intérêt. On a cessé de jouer aux cowboys pour nous adonner aux acrobaties sur bicyclette, étant sûr que cela impressionnerait davantage la gent féminine. J'ai alors appris qu'une barre de bicycle qui rencontre une fourche humaine fait rire les spectatrices. Elles n'ont pas de couilles.

Les Gagné

Voisine des Boisvert, vivait la famille Gagné. Des parents très stricts qui ne laissaient aucune chance aux petits gars du coin de zieuter les jumelles de la maison. Je ne me souviens pas d'avoir jamais joué avec elles. Mon seul souvenir mémorable concerne un accident survenu quelques années plus tard, alors qu'une des jumelles, mariée et ayant un jeune enfant, est venue visiter son père qui a malencontreusement reculé sa voiture sur sa petite-fille. Premier contact avec un drame familial.

Les Deschamps

Je termine mon survol de mon mini quartier avec les derniers arrivants. Je devais avoir douze ans quand les Deschamps se sont installés. Plusieurs particularités qui titillent ma mémoire. Deux filles d'une grande beauté, un peu plus jeunes que moi, avec qui on pouvait jouer. Mais surtout que la famille hébergeait dans sa cour trois chèvres, pour le lait et le fromage. Prétendant aller jouer avec les filles, on était plus intéressés par les chèvres.

Le taxi

Je me souviens de tous ces gens parce qu'à chaque jour, je les côtoyais, j'entrais dans leur maison, je connaissais tous les membres de la famille et j'étais en sécurité, sachant qu'ils

pouvaient tous me protéger. Je n'avais qu'à cogner à leur porte et on m'accueillait. Mais ça ne pouvait pas durer, ce bonheur. Quand ma mère a décidé que je poursuivrais mes études au séminaire, j'ai perdu tous ces amis. J'ai perdu mon quartier. On m'a enfermé dans un taxi pour aller à l'école. Ce fut mon premier contact avec la solitude. J'avais congé les mardis et jeudis après-midi mais j'allais au séminaire le samedi. J'ai perdu ma gang et leurs parents.

Je n'ai plus jamais revu aucun de ces amis à compter de mon départ pour l'université. À la mort de ma mère, on a vendu la maison familiale. Seule Mme Tessier garde le fort sur le quartier de mon enfance. Et il a bien changé.

